

III

LE DESERT

(vairāgyaśatakam)

V.1

Hommage à toi, Shiva !
Dieu dont la clarté souveraine
illumine le coeur des sages,

à toi dont la lumière
éteint la nuit de l'ignorance
obscurcissant l'esprit des hommes !

Hommage à toi, Shiva !
qui brilles comme le Soleil
dispensant la prospérité,

à toi au feu de qui
vient se consumer le phalène
de la concupiscence,

à toi qui t'ornes du croissant
d'une lune égale en splendeur
à cent lotus épanouis !

V.2

Les théologiens sont habiles à discourir, mais l'orgueil les égare, et la concupiscence !

D'autres ne sont plus que des ignorants, aveugles et ~~muets~~ muets.

Ainsi la langue divine enseignée en annexe du Veda se trouve-t-elle aujourd'hui dédaignée comme un vêtement de rebut !

V.3

Je ne vois pas que l'exacte observance des devoirs rituels produise d'heureux effets de vies en vies : au contraire la somme des mérites ainsi amassés me donne le vertige car les joies et les plaisirs qui en découlent ne font que nous attacher toujours davantage à ce monde voué au malheur et à la ruine !

V.4

J'ai passé ma vie à courir les routes, affrontant mille morts, à la recherche d'un profit évanescent ; ravalant mon honneur et ma naissance, j'ai inutilement flatté les puissants ; oui, j'ai mangé sans vergogne à la table des riches, tâchant de les abuser comme un vulgaire escroc. Et ma convoitise n'a pas cessé d'augmenter, se nourrissant de mes plus misérables succès ! maintenant encore, alors que j'ai tout raté, elle ne consent pas à s'apaiser !

V.5

J'ai creusé le sol pour y trouver des trésors, j'ai cuit des pierres dans mon creuset pour les changer en or, j'ai navigué sur les flots cruels de l'océan, j'ai servi les princes avec humilité, j'ai courbé le front devant les sorciers, j'ai pratiqué la magie noire dans les champs crématatoires, et de tout cela je n'ai jamais tiré le moindre bénéfice ! Ah, soif maudite, quand donc accepteras-tu de me laisser tranquille ?

V.6

Je supporte les sarcasmes des méchants dans le vain calcul de les propitier ; je cache mes larmes et l'on croit que je ris du fond du coeur ; à mes ennemis que la richesse affole je rends un hommage, ignominieusement. L'avenir est barré pour moi, et pourtant, comme elle me fait danser, l'espérance !

V.7

Pourquoi ne nous sommes-nous pas penchés afin de faire pousser, et fleurir, ces vies éphémères qui sont les nôtres, précieuses comme des gouttes de rosée sur la pétale d'un lotus ? Mais non ! nous avons préféré les perdre à parader auprès des riches, proclamant sans vergogne des vertus que nous n'avions guère !

V.8

Ce ne sont pas les aliments qui sont mangés, mais nous qui sommes dévorés ; ce n'est pas l'ardeur qui est brûlée, mais nous qui sommes consumés ; ce n'est pas le temps qui passe, mais nous qui sommes dépassés ; ce n'est pas la soif qui est étanchée, mais nous, hélas, qui sommes bus !

V.9

J'ai le visage tout marqué de rides,
mes cheveux ont blanchi, mes jambes flageolent :
mais le désir en moi continue d'être jeune !

V.10

Les plaisirs de la vie se sont effacés,
l'estime des hommes s'éteint doucement ; mes amis,
mes compagnons d'autrefois ne sont plus que des ombres
dans ma mémoire. Je m'appuie sur une cane, mes yeux
n'y voient plus guère ; quel orgueil de ma part de
craindre encore la mort !

V.11

Je sais un fleuve ; son nom est
l'espérance, ses eaux sont les désirs, agitées des
mille vagues de nos convoitises ; les passions
l'infestent, comme des crocodiles et l'arbre de déci-
sion qui pousse sur ses bords est attaqué par les
oiseaux du doute. La peur ruine son lit et les rapi-
des de l'illusion le rendent dangereux à traverser.
Seuls les xrenonçants y parviennent et quand ils ont
échappé à ses dangers leur coeur se réjouit à bon
droit.

V.12

Si l'on sait renoncer aux biens de ce monde, on savoure une joie que rien ne peut interrompre ; cependant que ceux qui courent après ces mêmes biens ne peuvent jamais s'en rassasier.

N'est-ce point la preuve que ces biens n'ont pas été créés pour nous apporter le bonheur ?

Amasserait-on autant d'or qu'en contient le mont Méru que l'on ne connaîtrait pas la joie véritable !

V.13

Même ceux des plaisirs des sens qui restent à votre portée finissent par s'éteindre lorsque arrive la vieillesse : pourquoi donc les hommes n'y renoncent-ils pas ? Croient-ils que l'abstention volontaire est plus douloureuse que la souffrance subie lorsque les dits plaisirs disparaissent d'eux-mêmes sans que nous le voulions ? Abandonnez le monde volontairement et vous gagnerez la paix, le calme.

V.14

Se dégager de tout désir au point de pouvoir effectivement renoncer aux biens de ce monde, voilà une oeuvre difficile, accessible seulement à ceux qui ont médité le Véda ;

et nous, pauvres mortels, nous sommes incapables de quitter non pas même ce que nous avons déjà obtenu mais aussi ces biens à venir dont nous ne pouvons être assurés qu'ils nous seront donnés un jour !

V.15

Heureux, les anachorètes, assis dans les grottes des montagnes, et méditant sur la lumière intérieure ! Sur leurs genoux les oiseaux se posent et boivent les larmes de béatitude que versent ces renonçants ! Et nous, pendant ce temps, nous perdons nos vies à errer dans les bois, les lacs et les palais qu'édifient nos désirs mondains !

V.16

Je ne mange que ce que l'on me donne,
une fois par jour, seulement ; je couche sur le sol
nu ; je n'ai d'autre serviteur que moi-même ; je
suis vêtu de jaillons, pauvrement rapiécés ; et
pourtant tous les désirs continuent de m'accompagner !

V.17

Les seins, ces sacs de chair, on les compare à des coupes d'or pur ; le visage que barbouillent la morve et la salive ne dit-on pas qu'il a la splendeur de la pleine lune ? et ces cuisses, trempées d'urine, on les célèbre comme la trompe de l'éléphant ! Hélas, les poètes n'ont pas assez de mots pour chanter ce corps, qui ne mérite pourtant que le mépris !

V.18

Le poète peine sans trêve, polissant ses vers,
cherchant un tour nouveau, rejetant la forme fautive,
avide des louangès de la Cour ;

esclave des plaisirs mondains il perd sa vie à
composer des strophes, indéfiniment !

V.19

Le papillon de nuit, ignorant qu'elle brûle, se jette dans la flamme ; le poisson étourdi, ne sachant rien de lui, mord à l'hameçon ; et moi, bien que sachant quels sont ses fruits amers, je recherche sans cesse la volupté ! Ah, oui ! le joug de l'illusion ne peut se secouer !

V.20

Voyez la gloire de cet univers : la Terre et l'Océan,
le réservoir sans fond des Eaux célestes, et le Soleil qui
mesure infatigablement l'Espace.

Puisse ce spectacle exalter en vous le désir ardent
d'acquérir la Sagesse !

V.21

Ils ont de belles maisons, des fils qu'^Papprécient
leurs maîtres ; leurs richesses ne se comptent pas ;
leurs femmes les aiment et ils sont encore jeunes.

Persuadés que tout ceci durera, aveuglés par leur
ignorance ils courent se faire enfermer dans la prison
du monde !

Bienheureux pourtant le sage qui renonce, sachant
que tout passe ici-bas !

V.22

Si personne ne semble voir la veuve, victime de la pauvreté, entourée de ses enfants aux mines affamées qui s'accrochent à ses haillons, comment l'homme de bien pourrait-il refuser d'entendre la demande qu'elle formule en begayant, tant elle a peur qu'il la repousse ? Oui, comment pourrait-il refuser de donner même s'il a lui-même le ventre vide ?

V.23

Que ne faisons nous pour emplir notre estómas !
lorsqu'il crie famine, c'est comme s'il défaisait
les noeuds de la décence ; c'est comme si la lune glacée
flétrissait en nous les fleurs de la vertu ;
oui, c'est comme si une hache massacrait en nous
les riches frondaisons de la modestie !

V.24

Visiter les lieux de pèlerinage et les
bois sacrés, marcher sans relâche le bol d'aumônes
à la main, s'approcher des maisons où la fumée
indique que l'on offre des sacrifices dont les restes
conviennent au renonçant : voilà ce qu'il faut faire
pour subsister en ce bas monde ; et rien d'autre, car
le moine mendiant à la bénédiction du Ciel, non le
parasite qui trafique vilement parmi les siens !

V.25

Est-ce que ces solitudes montagnardes rafraîchies par les embruns du fleuve sacré et parées de rocs magnifiques semblables aux palais des dieux sont pourtant vouées à disparaître un jour que les gens les dégaignent et préfèrent bassement s'en remettre à d'autres de leur subsistance, refusant d'aller s'y réfugier ?

V.26

N'y-a-t-il donc plus de racines à cueillir dans la forêt ? n'y-a-t-il plus d'eau aux cascades ? ni de fruits aux arbres ? ni d'écorce aux bouleaux pour que nous en faisons notre habit d'anachorète ? Mais non ! nous préférons regarder avec respect le visage arrogant des méchants dont les sourcils se froncent au souffle de l'orgueil que leur inspire la richesse qu'ils ont accumulée sans trop se fatiguer !

V.27

Réjouis-toi, ma chère, nous allons
vivre de fleurs, d'herbes et de fruits ; nous dormi-
rons par terre et nous nous vêtirons d'écorce. C'est
qu'il est temps pour nous de nous retirer au désert
loin des hommes et de leurs désordres, loin des
folies que leurs discours annoncent, loin de leur vil
appétit de richesse !

V.28

Voyez ces fruits offerts à profusion dans les forêts ;
voyez l'eau fraîche à boire, partout donnée par les fleuves
sacrés ;

voyez la couche confortable que l'on peut faire avec
des branches et des lianes ;

et pourtant voyez là-bas les concupiscentés souffrant
mille peines à la porte des riches !

V.29

Il fut un temps où je perdais mes peines à courtiser les riches, un temps où je courais au néant, l'esprit égaré par les passions charnelles : aujourd'hui quand j'y pense, au sortir de ma méditation, assis sur une pierre devant la caverne qui me sert désormais de logis, j'éclate de rire !

V.30

On ne peut servir deux maîtres à la fois ; il te faut donc choisir de vénérer Vishnu, ou Shiva ; d'avoir commerce avec les rois, ou avec les ascètes ; de vivre dans le monde, ou au désert ; d'aimer les filles, ou les grottes.

V.31

La nourriture mendiée que l'on reçoit sans en être humilié ; la nourriture donnée en aumône qui plaît d'elle-même et n'inquiète nullement celui qui la reçoit, ne détruit-elle pas en nous l'orgueil, l'égoïsme, les maux de la mondanité ?

Oui, cette nourriture que l'on obtient sans efforts jour après jour, les vagants la préfèrent à toute autre, elle ressemble à cette manne inépuisable que Shiva distribue pendant les sacrifices et c'est pourquoi les ascètes la célèbrent à l'envi.

Voici la jouissance, mais avec elle la peur de tomber malade ; un haut rang social, et la peur de déchoir ; la richesse, et la peur des voleurs ; la puissance, et la peur de rencontrer un ennemi plus puissant encore ;

la beauté, et la peur que l'âge nous empêche de lui rendre hommage ; la science, et la peur de trouver plus savant que soi ; la vertu, et la peur des vicieux ; le corps enfin, et la certitude terrifiante qu'il périra !

Oui, tout ici-bas engendre la peur ; une peur dont seul le renoncement nous délivre !

V.33

La naissance a déjà comme une odeur de mort et la splendeur de la jeunesse est éclipsée par l'ombre de la vieillesse ! Notre tranquillité est battue en brèche par nos propres ambitions comme la paix de nos coeurs l'est par un simple regard de femme ! La malice des hommes détruit les vertus ; les forêts sont infestées de serpents ; les vilains importunent les nobles ; et les richesses, on le sait bien, ne sont que provisoires ! Y-a-t-il, ici-bas, quelque chose qui ne puisse être éclipsé ?

V. 34

Notre jeune âge est gâché par la lèpre de l'impatience et si, par chance, la fortune venait à nous sourire, l'essaim des malheurs serait bientôt là pour la détruire ! La mort règne, seule, en souveraine, sur toutes les créatures ! Existe-t-il, ici-bas, quelque chose qui soit suffisamment solide pour échapper aux caprices du destin ?

V.35

Pareils aux vagues qui se brisent, les plaisirs passent et disparaissent ; la vie s'évanouit trop vite et la jeunesse ardente à s'attacher aux charmes de l'amour ne dure qu'un instant !

Comprenons donc que ce monde est inconsistant ; et vous, maîtres spirituels ayez pitié des hommes et rassemblez vos énergies pour le leur faire sentir !

V.36

Les plaisirs de la chair ne durent pas plus que la lumière de l'éclair perçant les nuages de moussons et la vie elle-même est aussi éphémère et fragile que les nuées d'orage prêtes à crever en pluie ! Les joies de l'âge tendre passent si vite, hélas, que l'homme avisé se doit de se hâter à pratiquer le yoga afin d'en gagner avant qu'il soit trop tard le bénéfice de paix et béatitude !

V.37

La vie est une vague toujours changeante ; la jeunesse en sa splendeur se fane vite, comme une fleur ; le bonheur n'est qu'un caprice du destin et le plaisir ne dure pas plus que le temps d'un éclair de mousson ; la joie que l'on éprouve à être serré par les bras de celle qu'on aime ne persiste guère non plus. Ainsi, si tu veux traverser l'océan des renaissances, concentre ta pensée sur l'Absolu et oublie tout le reste !

V.38

Avant même de naître, l'homme souffre dans la prison utérale ; dans sa jeunesse il est torturé par les affres de la séparation à chaque fois qu'il doit quitter les bras de celle qu'il aime ; et la vieillesse même n'est pas protégée contre la brûlure du désir qui naît lorsque passe une belle fille. Ah, dis-moi ! Y-a-t-il un moment de la vie qui connaisse le vrai bonheur ?

V.39

Menaçante comme une tigresse, la vieillesse ! et les
maladies assiègent notre corps comme une armée ennemie !

Oui, la vie s'écoule de nous-mêmes comme de l'eau
fuyant d'un seau percé !

et pendant ce temps les gens font le mal, de toutes
les façons, au lieu de s'amender !

V.40

Multiplies et transitoires sont les plaisirs, et le monde n'est fait que de cette précarité !

Alors, à quoi bon courir après ces leurres ? Croyez moi, amis, cessez ces jeux et concentrez votre pensée sur l'Absolu,

répudiez la concupiscence qui vous lie de mille façons !

V.41

Il n'y a qu'une seule béatitude ; une seule qui soit durable, stable, sans rivale ; la savourer c'est reconnaître que le reste est sans saveur.

Oui, qu'est-ce en regard de cette béatitude que le plaisir qu'ont Brahmâ, Indra, et tous les dieux de régner sur la terre et le Ciel ?

Au yeux du sage ils ne sont que des bins d'herbe !

Ne recherche donc que cette béatitude et oublie tout le reste !

V.42

Hélas, mon ami, te souviens-tu du roi
qu'entouraient ses courtisans, ses ministres ; te
souviens-tu des filles aux visages brillants comme
la lune et de la troupe des nobles arrogants ; te
souviens-tu des bardes et de leurs chants ? Mais nous
somme tous, en vérité, les sujets du Temps seul :
d'un geste, il nous balaie et nous ne vivons plus que
dans la mémoire des hommes.

V.43

Dans la maison où vivaient autrefois tant de gens il n'y a plus ce soir qu'un vieil homme solitaire ; lui qui eut tant d'enfants, de parents, le voici seul. Lançant les dés du jour et de la nuit, se servant des hommes comme de pions, le Temps et la Mort font leur partie...

V.44

Le jour se lève, le jour se couche,
l'alternance ne sert qu'à marquer le déclin de nos
vies mais tourmentés par nos tâches mondaines nous
ne parvenons pas à arrêter le temps ! La vieillesse,
la maladie, la mort, nous les voyons partout autour
de nous mais cela ne semble pas nous inquiéter, ivres
que nous sommes d'avoir bu le vin de l'illusion !

V.45

Les nuits suivent les jours, toujours semblables à eux-mêmes et les hommes courent infatigablement à leurs occupations, poussés par leurs désirs secrets.

Hélas ne sentons nous pas notre folie lorsque nous acceptons ainsi d'être leurrés par l'impitoyable cours de la vie ?

V.46

Je n'ai pas réussi à fixer ma dévotion sur Shiva qui dans sa danse foule aux pieds le démon de la mondanité ; sans cesse j'ai manqué de suivre la voie royale qui mène aux portes du Ciel ; je n'ai même pas eu la patience de couvrir de baisers les seins et les cuisses des filles désirables ! Tout ce que j'ai fait c'est de porter la hache dans la forêt de ma jeunesse que ma mère avait pris tant de peine à faire fleurir !

V.47

Hélas, je n'ai pas réussi à acquérir la connaissance de l'Écriture pour laquelle j'aurais pulvérisé mes adversaires en théologie ; je n'ai pas gagné non plus au concours des meilleurs cornacs ; et j'ai même manqué la joie de boire le nectar que distillent les lèvres tendres et gonglées des jolies filles ! Malheur à moi ! j'ai passé ma jeunesse dans la solitude, comme on brûle une lampe dans une maison vide !

V.48

Hélas ! je n'ai jamais étudié sérieusement l'écriture, ni réussi à me faire quelque argent ; j'ai manqué à mes devoirs vis-à-vis de mes parents, et l'amour des filles, hélas, je l'ai raté, même en songe ! Qu'ai-je donc accompli ici-bas ? rien d'autre que de voler quelques miettes aux gens riches !

V.49

Ceux-là qui nous ont mis au monde sont
morts depuis longtemps ; ceux qui grandissent avec
nous sont au pays des souvenirs ; à notre tour, jour
après jour, nous attendons la mort qui vient, pareils
à ces roseaux qui, sur la rive, voient se gonfler le
flot qui les emportera.

V.50

L'âge des hommes est limité à cent années, et la moitié s'en perd à dormir ! Du temps d'éveil une moitié encore est à soustraire : car les années d'enfance et de sénilité ne comptent guère. Le reste, nous le passons à obéir à nos patrons, à souffrir de maladies, à nous priver. Où l'homme peut-il espérer trouver le bonheur dans une telle existence aussi incertaine que les vagues de la mer et plus éphémère que celles-ci ?

V.51

Un jour, il joue le rôle d'un enfant, le lendemain
celui d'un jeune homme amoureux ;

tantôt il est pauvre et tantôt il est riche, jusqu'à
ce que, ~~xxxxx~~ courbé par l'âge, perclus de maladies et tout
ridé,

il passe enfin derrière le décor, dans les coulisses
où l'attend la Mort.

V.52

Toi, tu es un grand roi ; moi, mon renom n'est que le reflet de celui de mon guru vénéré. On te connaît toi, à tes exploits ; moi, ce sont les poètes qui ont chanté mon nom aux quatre coins du monde. Mais si l'on y réfléchit bien, noble prince, le fossé n'est pas grand entre nous : toi, tu détournes de moi et moi je te dédaigne !

V.53

Certes tu es un roi puissant, mon prince ! mais moi je suis un maître d'éloquence ; je commande à une armée innombrable de mots ! Tu sais combattre, mais moi je suis expert à rabattre l'arrogance des grands par mon éloquence. Ceux qui convoitent la richesse se font tes esclaves, mais ils viennent aussi vers moi pour m'écouter, sachant que la Parole purifie les cœurs. Tu ne t'intéresses pas à moi et moi à toi moins encore : vois, je m'en vais !

V.54

Je me satisfais du vêtement d'écorce
des ermites pendant que tu te pavanes dans tes habits
de soie brillante : oui, mon plaisir est égal au
tien car il n'a rien à voir avec les déguisements dont
nous nous affublons. On peut même dire que c'est toi
le "pauvre" puisque rien jamais ne te rassasiera !
Et d'ailleurs qu'est-ce qu'être "riche" ou "pauvre"
quand l'âme est satisfaite ?

V.55

Pour manger j'ai les fruits de la forêt et l'eau des cascades pour boisson ; je dors sur le sol nu et je me vêts d'écorce. Non ! je ne puis accepter l'impudence des corrompus qui vivent dans le monde comme des fous qu'énivre le vin de la richesse !

V.56

Qu'ai-je à faire des puissants de ce monde, moi qui
ne vis que d'aumônes et ne suis vêtu que d'espace, couchant
à même le sol ?

V.57

Pourquoi irions-nous faire la cour au Prince ? nous ne sommes ni des acteurs, ni des bouffons, ni d'habiles dialecticiens, ni de ces femmes qui se penchent en avant sous le poids de leurs seins !

V.58

Ce monde que voici ce sont de nobles gens qui l'édifièrent, il y a de cela bien longtemps ! D'autres veillèrent à son salut, d'autres l'enrichirent par la conquête, quite à y renoncer, au soir de leur vie, comme s'il s'était que de la paille à leurs yeux ! Aujourd'hui encore des princes courageux combattent pour leurs royaumes et que dire de cet orgueil qui pousse à l'action les hommes qui commandent aux plus petits villages ?

V.59

Qu'y-a-t-il de glorieux à régner sur de vastes territoires, à tailler dans les royaumes ennemis, à mener à bien des conquêtes ? Mais ces petits seigneurs qui tirent tant d'orgueil de gouverner leurs villages misérables ne sont-ils pas plus fous encore ?

V.60

La terre n'est qu'une motte d'argile qu'encercle l'Océan :
si grande nous paraît-elle, elle n'est en fait qu'un atome
de l'Univers !

Et pourtant des milliers de rois se la sont partagée
à la fortune des combats :

ces gens-là auraient pu donner au lieu de prendre !
et les pauvres auraient pu se désintéresser de ces combats !

mais tous tant qu'ils sont se disputent sans vergogne
la moindre parcelle de richesse !

V.61

Il y eut un héros dont Shiva pour l'honorer plaça
le crâne sur sa propre tête après sa mort :

comment dès lors peut-on comprendre cette fièvre
d'orgueil chez ceux qui veulent à la fois être vénérés
par leurs semblables et préserver leurs vies ?

V.62

Pourquoi perdre ton temps, mon coeur,
à tenter de capter l'attention des autres hommes ?
Pourquoi te déchirer aux ronces de l'angoisse à seule
fin de gagner quelque faveur ? Tâche plutôt de trouver
en toi la satisfaction de tes désirs et ton zèle
deviendra une pierre magique qui exaucera tous tes
voeux ! oui, à rechercher la béatitude, tu éteindras
en toi la concupiscence !

V.63

Pourquoi, mon âme, errer ainsi ? pourquoi ne pas te
reposer enfin ? Heurs et malheurs arrivent d'eux-mêmes sans
que tu n'y puisses rien.

Oublie donc le passé, ne songe point à demain ; jouis
du présent sans t'interroger, en vain, à son sujet !

V.64

Allons, mon coeur, oublie la folie
sensuelle qui t'enchaîne aux passions et te torture
sans relâche ! Si c'est vers la paix de l'esprit que
tu te tournes cet effort même effacera tes peines :
abandonne donc les jeux de l'amour, quitte les soucis
mondains, calme-toi ! calme-toi et la béatitude te
sera donnée, de surcroît !

V.65

Abandonne tes illusions, ô ma pensée ;
concentre-toi sur l'image de Shiva ; cohabite en
dévotion avec le Dieu au bord de la rivière céleste
où il demeure ! Car qu'y-a-t-il de tangible dans
ces vagues, ces bulles, ces éclairs que nous aimons
tant en ce bas monde ? Oui, quoi de réel dans ces
flammes, ces serpents, ces femmes, ces torrents ?

V.66

Qu'as-tu, mon coeur, à l'intéresser à la Déesse de
la Fortune ?

ne vois-tu pas qu'elle se vend comme une courtisane,
attentive au moindre signe que peut lui adresser un prince ?

Habillons-nous plutôt de haillons et ne fréquentons
les riches maisons de Bénarès que pour solliciter l'aumône
de nos mains tendues !

V.67

On chante pour toi, des poètes venus
du Sud récitent leurs rôles et les actrices sur le
théâtre font résonner les grelots de leurs chevilles :
si tu le veux, elles seront à toi. Mais si tu dédaignes
les plaisirs de ce monde, alors il te faudra concentrer
ta pensée jusqu'à atteindre l'extase libératrice !

V.68

Tu as gagné la richesse et, par elle, as satisfait tous tes désirs : et après ? Tu as vaincu tes ennemis et posé ton pied sur leurs têtes : et après ? Tu t'es gagné des amis en les achetant grâce à ton pouvoir : et après ? Aurais-tu même acquis un corps qui vivrait toute la durée d'un cycle cosmique que je te répèterais, encore et toujours : et après ?

V.69

Lorsqu'il sent en son corps naître
la dévotion à Shiva ; lorsque son âme commence à
craindre la mort et les renaissances ; lorsqu'il est
prêt à renoncer à l'amitié et aux délices de l'amour ;
le sage se retire au désert où il vivra loin du monde
et de son train : y-a-t-il ici-bas un plus bel idéal ?

V.70

Si vous vous tournez vers l'intérieur de vous-mêmes, vous atteindrez l'Absolu sans limitation, impassible, à la fois si loin et si près ! Alors vous vous apercevrez que la puissance et les plaisirs mondains ne sont dignes d'intérêt que pour les misérables et les sots.

V.71

Tu descends jusqu'en enfer, tu montes jusqu'au Ciel, tu parcours la rose des vents avec une telle rapidité, ô ma pensée ! Comment se fait-il donc que tu ne rencontres jamais, même par hasard, dans tes pérégrinations ce brahman sans tâche qui a pourtant part à toi-même : c'est en lui, pourtant, que tu goûteras à la béatitude éternelle !

V.72

Qu'avons-nous besoin des Ecritures,
de la Révélation, des Lois et des Annales ? A quoi
bon ces volumineux Commentaires, ces Traités-Rituels,
ces sacrifices que l'on fait pour gagner le Ciel ?
Si l'on compare tout cela au Feu qui viendra à la
fin des temps, détruisant le monde et ses misères et,
par là-même, nous conduisant à la béatitude éternelle
on se dit que nos docteurs ne sont que des marchands
raccolant le chaland sur la place publique !

V.73

Le tumulte des éléphants du roi, tout parés d'or,
aux portes du palais,

le remue-ménage des chevaux carapaçonnés piaffant
dans la cour,

les flûtes et les luths mêlant leurs accents à ceux
des tambours et des cors pour l'aubade au prince

n'est-ce point là la céleste allégresse qui règne
dans le monde des dieux ?

ou n'est-ce pas plutôt la clameur sauvage des messages
de la Mort ?

V.74

La t^aëille se courbe, la démarche se fait chancelante,
les dents tombent, on ne voit plus bien, on n'entend plus
guère et la bouche dégoutte de salive ;

ah ! misère de la vieillesse où les amis se rient
de nous, où nos femmes nous négligent et nos fils même
se dressent contre nous !

V.75

Il voit des filles et les désire,
le malheureux vieillard ! mais dès qu'elles ont vu
la couleur de ses cheveux, elles s'enfuient effarou-
chées comme si elles avaient été sur le point de
tirer de l'eau d'un puits réservé aux parias !

V.76

C'est quand le corps est encore fort
et la vieillesse bien loin d'être arrivée ; c'est
quand les sens sont encore alertes et la vie digne
d'être vécue qu'il faut entreprendre de parfaire son
âme : car seuls les fous attendent que la maison soit
en flammes pour songer à creuser un puits !

V.77

Que dois-je faire ? pratiquer l'ascèse
au bord du fleuve sacré ? ou me donner au monde et
courtiser les jolies filles ? ou, peut-être, me plon-
ger dans l'écriture et goûter la suavité de son
style ? La vie est si brève -le temps d'un éclair,
rien de plus- que je ne parviens pas à me résigner à
ne choisir qu'une seule voie !

V.78

Voyez ces princes dont les pensées sont aussi indisciplinées que celles de chevaux sauvages : il est difficile de leur plaire ;

de la même façon, nos désirs, quoique plus modestes, sont non moins délirants : l'âge détruit nos corps, fauche nos vies.

Ah oui ! rien ne vaut, pour le sage, le renoncement et l'ascèse !

V.79

On ne t'estime plus guère, ta fortune est brisée, tu n'as plus rien à donner à tes clients, tes amis sont partis avec tes parents : ta jeunesse s'est évanouie !

Quel parti prendre, sinon, si tu es sage, d'aller t'installer à l'abri, d'un bosquet dans une vallée de l'Himalaya là où le Gange purifie de son eau ses rives rocheuses ?

V.80

Le clair de lune, l'orée d'un bois,
déviser entre amis, réciter des poèmes, ce sont là
choses délicieuses et délicieuse aussi l'amante
dont le visage brille de larmes ! Délicieuses en tout
cas si tu consens à oublier combien elles sont éphé-
mères !

V.81

Y-a-t-il rien au monde de plus plaisant que d'être dans un palais pour écouter de la musique en compagnie de jolies femmes ?

Le sage sait pourtant que de tels plaisirs sont précaires, pareils à la flamme d'une lampe qu'une aile d'insecte suffit à faire vaciller !

V.82

J'ai cherché partout dans les trois mondes j'en ai fouillé tous les recoins et pourtant je n'ai jamais vu ni entendu d'homme qui fût réellement capable d'attacher au poteau de la maîtrise de soi son esprit concupiscent, pareil en sa folie à l'éléphant en rut que le cornac dont entraver.

V.83

Les désirs même se sont éteints dans mon coeur et la jeunesse m'a quitté. A quoi bon pratiquer les vertus si personne n'est là pour m'en féliciter ?

Comme elle vient vite la Grande Destructrice, la Mort !
Que faire ? où aller ? sinon me prosterner aux pieds de Shiva !

V.84

Il n'y a pas de différence substantielle, je le sais, entre Shiva qui règne sur l'univers et Vishnu qui en est l'Ame éternelle ; mais j'ai choisi de vouer ma dévotion au Dieu dont le chignon se pare du croissant de la lune.

V.85

Quand donc pourrons-nous enfin, les yeux baignés de larmes de joie, nous installer le coeur en paix dans le silence de la nuit au bord d'une rivière aux eaux sacrées ?

Là, dans la gloire du clair de lune nous chanterons en chœur les Saints Noms de Shiva afin qu'Il nous délivre des liens de la transmigration !

V.86

Nous donnerons tout ce que nous possédons, nous
emplirons nos coeurs de compassion, nous méditerons sur
le cours du destin qui nous conduit inéluctablement à
notre perte,

et nous irons prendre refuge aux pieds de Shiva,
passant nos nuits à Le chanter dans la lumière de la lune
d'automne.

V.87

Quand donc pourrai-je enfin passer mes jours sans
les compter à méditer sur les rives du Gange à Bénarès ?

Vêtu d'un simple pagne, élevant mes mains jointes à
la hauteur de mon front quand donc pourrai-je Le chanter
en ces termes :

"Protège-moi, Shiva toi qui as Gaurî pour épouse,
toi qui tuas le démon Tripura, toi qui donnes tout ce que
l'on désire, Dieu au triple regard !"

V.88

Je me baignerai dans les eaux du Gange et je te vénè-
rerai, Seigneur, en t'offrant des fleurs et des fruits !

Je concentrerai sur Toi ma pensée et je méditerai
dans ma grotte, sur ma couche de pierre ;

ne vivant que de fruits, ne jouissant que de mon
Ame, suivant scrupuleusement les instructions de mon
maître,

je te prierai pour obtenir de Toi la grâce d'être
délivré des démérites que j'ai accumulés en servant le
Prince de ce monde.

V.89

Il a pour lit la terre, et ses deux bras pour oreiller ; le ciel lui fait un dais et la brise l'évente ; sa lampe c'est la lune d'automne et c'est avec la maîtrise de soi qu'il se couche, comme avec une amante ; ainsi le renonçant goûte-t-il aux joies de la vie et se repose-t-il comme un prince, en paix avec lui-même !

V.90

Solitaire, sans désir, apaisé ; n'ayant
que mes mains pour boire, vêtu d'espace ; quand donc,
ô Shiva, aurai-je enfin la force de déraciner en moi
le mauvais karmā ?

V.91

Il y a des gens dont le seul bol est leurs mains réunies, qui ne vivent que d'aumônes et se reposent là où la nuit les surprend sans chercher ailleurs ;

le monde pour eux ne vaut pas plus qu'un brin d'herbe et ils ont eu la joie d'atteindre en cette vie même le bien suprême ;

ces gens-là sont des acètes à qui la grâce de Shiva a ouvert le chemin menant à la Libération !

V.92

Si tu n'as pour seul vêtement qu'un pagne en loques
retenu par une pauvre ceinture ;

si tu ne manges que la nourriture que tu reçois sans
même l'avoir mendiée et sans t'inquiéter de ce qu'elle est ;

si tu dors n'importe où, même dans les forêts ou les
champs crématoires ;

si tu vagues le coeur serein sans rien demander à
personne ;

si ton seul plaisir est de méditer immobile ;

à quoi te servirait le pouvoir de régner sur l'univers
entier ?

V.93

Il a la terre pour lit, ses propres bras pour oreiller ;
le ciel fait un dais sur sa tête, et le vent le rafraîchit ;
il a pour lampe la lune d'automne, et pour compagne
délicieuse, le renoncement !

Ainsi vit-il, l'ascète véritable, pareil à un prince
dans toute sa gloire !

V.94

L'oeuf du monde, dans toute sa majesté
n'est finalement qu'une petite boule : comment le
sage pouvait-il s'intéresser à lui ? A-t-on jamais
vu les mouvements d'une carpe agiter l'eau du lac
tout entier ?

V.94

Qu'est -ce que cet univers ? un cercle, et rien de plus, limité qu'il est par sa circonférence même !.

Le sage peut-il s'inquiéter d'une telle misère ? L'eau s'avise-t-elle seulement du frémissement d'une carpe ?

V.95

L'ascète véritable se contente d'aumônes, il ne s'inquiète plus de l'ordre social : rien ne l'oblige ni ne le retient ; il se moque de ce qu'il doit abandonner comme de ce qu'il reçoit.

Ses vêtements ne sont que des loques ramassées sur la route, son tapis de Yoga un bout d'étoffe reçu par hasard.

Sans vanité, sans égoïsme il ne se réjouit que des progrès qu'il fait à dompter son esprit!

V.96

Terre, ma mère ! Vent, mon père ! Feu,
mon ami ! Onde, ma parente ! et toi, Ciel, mon frère
ainé, hommage à vous ! Grâce aux mérites que j'ai
gagnés avec votre aide, voici qu'est mienne la
Connaissance ! La puissance aveugle de l'orgueil a
été brisée ; en toi, enfin, je me dissous : brahman !

V.97

Pour me rassasier, je bois l'ambrosie de la Sagesse,
pareille à un miel délicieux, plus savoureux que le beurre
sacrificiel dans la bouche d'Agni !

Oui, tant qu'on me donnera en aumône un peu de farine
pour calmer la faim de mon ventre, on ne me verra point
rechercher ces richesses mondaines qu'il faut gagner en
peinant comme un esclave !

V.98

Les serpents, dit-on peuvent se passer de tuer et vivre de l'air qu'ils respirent ; d'autres animaux se contentent d'un peu d'herbe et se couchant à même le sol.

Ils font de même, les sages dont l'âme est assez forte pour se libérer des liens de la transmigration : leurs qualités et leurs défaut s'éteignent d'eux-mêmes et ils acquièrent l'impassibilité parfaite.

V.98

Ah ! connaîtrai-je un jour la joie de m'asseoir en lotus sur une plateforme de pierres au bord du Gange, dans les montagnes ?

Alors j'entrerai dans le sommeil du Yoga après avoir longtemps médité sur l'Absolu, et les antilopes viendront sans crainte se frotter à moi !

V.99

Docteurs aux idées fausses, qui n'avez
à la bouche qu'un confus galimatias, on vous rendra
la pareille ! Nous, par contre, ^{qui} parlons clair et
offrons au monde la vérité, et non pas une corne de
lièvre, nous serons payés de retour, à coup sûr !

V.100Ø

Il fut un temps, dit-on, où les hommes avaient l'âme
pure et vivaient sans souci de Sagesse ;
un autre où on les vit s'appliquer à satisfaire leurs
sens ;

aujourd'hui cependant on les voit partout sur la terre
se détourner des enseignements de l'Écriture !

N'est-ce point parce que la Sagesse pour notre malheur
n'a cessé de se dégrader ?